

“Le roman du romancier”, par Alexandre POSTEL¹

J’ai toutes les raisons d’être bref.

D’abord parce que j’ai eu une enfance sans histoires — ce qui (je le mesure en écoutant les communications des autres invités) est peut-être le plus beau cadeau que des parents puissent faire à leur enfant.

Ensuite parce que je suis un romancier de fraîche date. Mais — comme tous les parvenus — je suis très attaché à mon statut. Ainsi, quand on me traite d’écrivain, je corrige, sans trop savoir pourquoi mais machinalement : romancier. Signe qu’il s’agit à mes yeux d’une catégorie particulière. C’est pourquoi je remercie vivement Paule Constant de me donner l’occasion d’en approfondir, devant vous, la signification.



Partons d’un détail biographique : j’ai connu des romanciers avant d’écrire des romans. Notamment Daniel Pennac. Il se trouve que je le connais depuis l’âge de dix ans : mon père, médecin généraliste, s’était lié d’amitié avec ce patient aussi atypique qu’assidu.

En observant ce spécimen, j’en avais conclu qu’un romancier c’était quelqu’un qui pouvait, à table, raconter de longues histoires devant un auditoire captivé ; qui semblait parfois inventer sa vie à mesure qu’il la racontait ; qui connaissait par cœur le répertoire de la chanson française et qui donnait des surnoms à tout le monde. Mon chat par exemple, dès qu’il l’a vu, il a dit (tout en bourrant longuement sa pipe) : « ce chat, je vais l’appeler *le deuxième*. » Silence perplexe. Petites bouffées sur la pipe. « Parce que c’est le deuxième chat le plus laid du monde ». Moi aussi, il m’a rebaptisé, mais je ne vous dirai pas comment (sinon je ne serais pas romancier). Avec la naïveté de mes dix ans, je me disais que c’était la belle vie, romancier : on vous reconnaissait dans la rue ; on ne vous faisait pas

¹ Journées des Écrivains du Sud 2014. © Alexandre Postel

payer les consultations médicales ; on vous laissait parler sans jamais vous interrompre. Vous viviez dans plusieurs maisons. C'est peut-être à ce moment que m'a caressé l'envie d'en faire autant.

J'ai donc essayé de faire le romancier (je m'étais rendu compte qu'écrire des romans, c'était un peu difficile : j'avais en effet beaucoup de mal à dépasser cette première phrase : « *En apercevant le port qui miroitait à l'horizon, le vieux pirate au teint cuivré s'écria : « Carthagène !* »). Donc un jour, à la cantine du collège, je me suis lancé dans une longue anecdote empruntée — sans aucun scrupule — à mon modèle. Mon auditoire s'est vite clairsemé pour aller jouer au football. Première leçon dans l'art du récit, que j'ai retrouvée bien des années plus tard sous forme de question chez Sartre : *pour qui écrit-on ?* J'ai également entrepris de rebaptiser le hamster d'un copain. J'ai dit, en prenant un air mystérieux et inspiré (à défaut de bourrer patiemment ma pipe) : c'est le deuxième hamster le plus laid du monde. Réponse consternée de mon camarade : « mais *tous* les hamsters sont laids ! » Deuxième leçon d'écriture : on ne parle pas d'un chat comme on parle d'un hamster : parler justement du monde suppose d'avoir pris le temps de le regarder avec attention. Même l'image la plus poétique est d'abord la plus juste : ainsi chez Giono (sous l'égide duquel sont placées ces journées), par exemple lorsqu'il compare le silence de la neige qui tombe — ce silence particulier, dense, plus silencieux que le silence — au silence d'un battement d'ailes de corbeau dans le ciel.

Au-delà de ces leçons particulières, un enseignement cruel se dégageait de ces mésaventures : je n'étais peut-être pas fait pour être romancier. Infaillible ironie de l'existence qui tourne en dérision nos désirs les plus vifs ! Du coup, j'ai décidé de faire bon élève, ce qui m'a tenu occupé quelque temps. Et puis, au sortir de mes études, je me suis mis à écrire des romans. Un, deux, trois, quatre, que j'ai envoyés, sans succès, à plusieurs maisons d'édition. Période intéressante pour la question qui nous occupe : durant ces quelques années, étais-je romancier ? En un sens oui, puisque je consacrais le plus clair de mon temps à écrire des romans (je n'allais pas haranguer les foules à Aix-en-Provence). D'un autre côté j'étais le seul à le savoir. Or qu'est-ce qu'un romancier que personne ne reconnaît comme tel ? Que reste-t-il d'un romancier qui n'a aucune existence publique ?

Il reste ce que Flaubert appelait, joliment, *la marinade* : le silence, le dictionnaire, une curieuse dilatation du temps (qui n'a d'équivalent, à ma connaissance, que la dilatation du temps amoureux), le téléphone auquel on ne répond pas (sauf quand on voit s'afficher un numéro inconnu : peut-être un éditeur qui a aimé votre manuscrit ? Non, c'est France Télécom qui

voudrait vous soumettre une enquête de satisfaction). Il reste quelqu'un qui, le soir venu, n'a rien de très intéressant à raconter. Et qui est bien embarrassé pour répondre quand, en société, une jolie fille lui demande ce qu'il fait : d'un côté la pudeur ou l'orgueil le retiennent de déclarer qu'il écrit (d'abord parce que ses écrits ne sont pas publiés ; ensuite parce que la formule lui semble bien présomptueuse) ; mais d'un autre côté (comme il sent que la jolie jeune fille avec laquelle il est en train de discuter le trouve bien terne, presque à plaindre, avec sa vie si plate), la vanité le pousse à suggérer, par des allusions obscures et des regards qui en disent long, qu'il y a dans son existence quelque chose de plus qu'il n'y paraît, un au-delà, un royaume secret. Et la jolie jeune fille s'éloigne, persuadée d'avoir affaire à un toxicomane ou à un proxénète.

Cette expérience a nourri, indirectement, le roman qui a paru sous le titre *Un homme effacé*. Le point de départ de cette fiction — un individu se trouve accusé d'avoir téléchargé ce que le langage judiciaire appelle « des images à caractère pédopornographique » — n'a (heureusement pour moi) rien de personnel. Mais la solitude dans laquelle cette accusation accablante plonge le personnage, le fait que celui-ci devienne peu à peu une énigme à ses propres yeux, le sentiment d'être pris au piège du regard d'autrui, ces émotions-là, qui m'ont attiré vers cette histoire et qui en constituent le cœur sensible, doivent certainement beaucoup aux années incertaines que je viens d'évoquer. En y repensant maintenant, j'y vois même la projection d'une sorte de fantasme paranoïaque : en effet que met en scène ce roman, sinon un individu entouré de romanciers ? Car les autres, dans cette histoire, produisent des récits à longueur de temps, ils vivent dans la fiction. C'est ce que suggère la métaphore de la persistance rétinienne que je développe au centre du récit : la persistance rétinienne, c'est ce phénomène optique qui nous permet de percevoir de la cohérence et de la continuité alors que la réalité n'est ni cohérente ni continue (par exemple, lorsque nous percevons la pluie sous forme de lignes alors qu'il n'y a « en vérité » que des gouttes isolées). En d'autres termes, la persistance rétinienne, c'est le symbole de l'aptitude que nous avons tous à produire de la fiction, du récit, pour donner du sens à une réalité chaotique et discontinue. Donc je raconte l'histoire d'un homme seul entouré de romanciers, ce qui, d'une certaine manière, correspondait assez exactement au désarroi qui était le mien lorsque je voyais paraître chaque année plusieurs centaines de romans.

Reste à savoir pourquoi ce désarroi s'est cristallisé dans un tel *sujet*. Me l'a-t-on assez posée, cette question (avec perplexité, comme si j'avais commis un impair) : « Alexandre Postel, pourquoi un tel sujet ? ». En vérité le sujet d'un roman, c'est un peu comme un nom propre : un élément à la

fois fondamental et inessentiel. S'agissant des images pédopornographiques, il y a sans doute l'attrait d'un fait divers éminemment contemporain, lié à l'internet (c'est un crime qui n'existait pas avant) et au regard que notre société porte sur l'enfance. Un tel sujet me donnait par ailleurs la possibilité de raconter une histoire policière : or j'attache une grande importance à l'intrigue, à l'excitation de l'intrigue. C'est, me semble-t-il, une politesse faite au lecteur, à l'enfant endormi en chacun de nous. Ce goût tient peut-être à mes origines britanniques : la fiction anglaise ou américaine joue le jeu du récit avec plus d'innocence et de bonheur qu'en France (c'est pourquoi j'aime beaucoup Simenon). Et c'est un goût que j'assume d'autant plus qu'il me semble en accord avec une dimension fondamentale du genre romanesque qui est son rapport à la démocratie. Le roman a partie liée à la démocratie, que ce soit pour la contester, la questionner, en figurer l'avènement ou l'incarner dans la langue. Et le plaisir du récit est un élément parmi d'autres de cette relation.

Ainsi (pour en revenir à mon cas particulier) le remède était dans le mal : cet *homme effacé* qu'il me semblait devenir dans le regard des autres, maladroit, passif, j'allais, en lui donnant une existence romanesque (c'est-à-dire en le soumettant à l'empathie la plus vive ainsi qu'à l'ironie la plus inflexible), j'allais m'en libérer, l'exorciser — conjurer, en l'imprimant, l'effacement dont je sentais peser sur moi la menace.

A cet égard, la publication de ce roman a comblé mes attentes. Il me restait cependant une découverte à faire : dans le cas d'une première publication, ce n'est pas le romancier qui fait le roman, c'est le roman qui fait le romancier. Il n'est pas rare que des lecteurs, des organisateurs de Salons du Livre m'apostrophent de la manière suivante : « ah, c'est vous, l'homme effacé ! ». Certes, dans ces cas-là, je me réjouis que le roman n'ait pas pour titre *Le pédopornographe* ; mais je suis sensible à l'ironie du sort qui m'attache à ce double dont je voulais me détacher. Et je comprends que je n'en ai pas tout à fait terminé avec ce désolant fantôme.

Alexandre Postel.